

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

Bérénice

Racine, Jean

Berlin, 1848

Acte V.

urn:nbn:de:hbz:5:1-22343

Allons voir le sénat.

Antiochus. Ah! courez chez la reine.

Paulin. Quoi! vous pourriez, seigneur, par cette indignité,
De l'empire à vos pieds fouler la majesté?
Rome...

Titus. Il suffit, Paulin; nous allons les entendre.

(A Antiochus.) Prince, de ce devoir je ne puis me défendre.

Voyez la reine. Allez. J'espère, à mon retour,

Qu'elle ne pourra plus douter de mon amour.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Scène I.

ARSACE.

Où pourrai-je trouver ce prince trop fidèle?

Ciel, conduisez mes pas, et secondez mon zèle:

Faites qu'en ce moment je lui puisse annoncer

Un bonheur où peut-être il n'ose plus penser!

Scène II.

ANTIOCHUS, ARSACE.

Arsace. Ah! quel heureux destin en ces lieux vous renvoie,
Seigneur!

Antiochus. Si mon retour t'apporte quelque joie,

Arsace, rends-en grâce à mon seul désespoir.

Arsace. La reine part, seigneur.

Antiochus. Elle part?

Arsace.

Dès ce soir:

Ses ordres sont donnés. Elle s'est offensée

Que Titus à ses pleurs l'ait si long-temps laissée.

Un généreux dépit succède à sa fureur:

Bérénice renonce à Rome, à l'empereur,

Et même veut partir avant que Rome instruite

Puisse voir son désordre et jouir de sa fuite.

Elle écrit à César.

Antiochus. Oh ciel ! qui l'aurait cru ?

Et Titus ?

Arsace. A ses yeux Titus n'a point paru.

Le peuple avec transport l'arrête et l'environne,

Applaudissant aux noms que le sénat lui donne ;

Et ces noms, ces respects, ces applaudissements,

Deviennent pour Titus autant d'engagements,

Qui, le liant, seigneur, d'une honorable chaîne,

Malgré tous ses soupirs, et les pleurs de la reine,

Fixent dans son devoir ses vœux irrésolus.

C'en est fait ; et peut-être il ne la verra plus.

Antiochus. Que de sujets d'espoir, Arsace ! je l'avoue :

Mais d'un soin si cruel la fortune me joue,

J'ai vu tous mes projets tant de fois démentis,

Que j'écoute en tremblant tout ce que tu me dis ;

Et mon cœur, prévenu d'une crainte importune,

Croit, même en espérant, irriter la fortune.

Mais que vois-je ? Titus porte vers nous ses pas !

Que veut-il ?

Scène III.

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

Titus, à sa suite. Demeurez : qu'on ne me suive pas.

(*A Antiochus.*) Enfin, prince, je viens dégager ma promesse.

Bérénice m'occupe et m'afflige sans cesse :

Je viens, le cœur percé de vos pleurs et des siens,

Calmer des déplaisirs moins cruels que les miens.

Venez, prince, venez ; je veux bien que vous même

Pour la dernière fois vous voyiez si je l'aime.

Scène IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

Antiochus. Hé bien ! voilà l'espoir que tu m'avais rendu !

Et tu vois le triomphe où j'étais attendu !

Bérénice partait justement irritée !

Pour ne la plus revoir Titus l'avait quittée !

Qu'ai-je donc fait, grands dieux ? quel cours infortuné

A ma funeste vie aviez-vous destiné ?

Tous mes moments ne sont qu'un éternel passage

De la crainte à l'espoir, de l'espoir à la rage.

Et je respire encor! Bérénice! Titus!
Dieux cruels! de mes pleurs vous ne vous rirez plus.

Scène V.

TITUS, BÉRÉNICE, PHÉNICE.

Bérénice. Non, je n'écoute rien. Me voilà résolue;
Je veux partir. Pourquoi vous montrer à ma vue?
Pourquoi venir encore aigrir mon désespoir?
N'êtes-vous pas content? Je ne veux plus vous voir.

Titus. Mais, de grace, écoutez.

Bérénice. Il n'est plus temps.

Titus.

Madame,

Un mot.

Bérénice. Non.

Titus.

Dans quel trouble elle jette mon ame!

Ma princesse, d'où vient ce changement soudain?

Bérénice. C'en est fait. Vous voulez que je parte demain;
Et moi j'ai résolu de partir tout-à-l'heure:
Et je pars.

Titus. Demeurez.

Bérénice.

Ingrat! que je demeure?

Et pourquoi? pour entendre un peuple injurieux

Qui fait de mon malheur retentir tous ces lieux?

Ne l'entendez-vous pas cette cruelle joie,

Tandis que dans les pleurs moi seule je me noie?

Quel crime, quelle offense a pu les animer?

Hélas! et qu'ai-je fait que de vous trop aimer?

Titus. Écoutez-vous, madame, une foule insensée?

Bérénice. Je ne vois rien ici dont je ne sois blessée.

Tout cet appartement préparé par vos soins,

Ces lieux, de mon amour si long-temps les témoins,

Qui semblaient pour jamais me répondre du vôtre,

Ces festons, où nos noms enlacés l'un dans l'autre

A mes tristes regards viennent par-tout s'offrir,

Sont autant d'imposteurs que je ne puis souffrir.

Allons, Phénice.

Titus. Oh ciel! que vous êtes injuste!

Bérénice. Retournez, retournez vers ce sénat aujuste

Qui vient vous applaudir de votre cruauté.

Hé bien! avec plaisir l'avez-vous écouté?

Etes-vous pleinement content de votre gloire?

Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire?

Mais ce n'est pas assez expier vos amours:

Avez-vous bien promis de me haïr toujours?

Titus. Non, je n'ai rien promis. Moi, que je vous haisse? Que je puisse jamais oublier Bérénice?

Ah dieux! dans quel moment son injuste rigueur

De ce cruel soupçon vient affliger mon cœur!

Connaissez-moi, madame, et depuis cinq années

Comptez tous les moments et toutes les journées

Où, par plus de transports et par plus de soupirs,

Je vous ai de mon cœur exprimé les desirs;

Ce jour surpasse tout. Jamais, je le confesse,

Vous ne fûtes aimée avec tant de tendresse;

Et jamais...

Bérénice. Vous m'aimez, vous me le soutenez;

Et cependant je pars; et vous me l'ordonnez!

Quoi! dans mon désespoir trouvez-vous tant de charmes?

Craignez-vous que mes yeux versent trop peu de larmes?

Que me sert de ce cœur l'inutile retour?

Ah cruel! par pitié montrez-moi moins d'amour;

Ne me rappelez point une trop chère idée;

Et laissez-moi du moins partir persuadée

Que, déjà de votre âme exilée en secret,

J'abandonne un ingrat qui me perd sans regret.

(Titus lit une lettre.)

Vous m'avez arraché ce que je viens d'écrire.

Voilà de votre amour tout ce que je desirer:

Lisez, ingrat, lisez, et me laissez sortir.

Titus. Vous ne sortirez point, je n'y puis consentir.

Quoi! ce départ n'est donc qu'un cruel stratagème!

Vous cherchez à mourir! et de tout ce que j'aime

Il ne restera plus qu'un triste souvenir!

Qu'on cherche Antiochus; qu'on le fasse venir.

(Bérénice se laisse tomber sur un siège.)

Scène VI.

TITUS, BÉRÉNICE.

Titus. Madame, il faut vous faire un aveu véritable.

Lorsque j'envisageai le moment redoutable

Où, pressé par les lois d'un austère devoir,

Il fallait pour jamais renoncer à vous voir;

Quand de ce triste adieu je prévis les approches,

Mes craintes, mes combats, vos larmes, vos reproches,

Je préparai mon âme à toutes les douleurs

Que peut faire sentir le plus grand des malheurs:

Mais, quoi que je craignisse, il faut que je le die,
 Je n'en avais prévu que la moindre partie;
 Je croyais ma vertu moins prête à succomber,
 Et j'ai honte du trouble où je la vois tomber.
 J'ai vu devant mes yeux Rome entière assemblée;
 Le sénat m'a parlé: mais mon ame accablée
 Écoutait sans entendre, et ne leur a laissé,
 Pour prix de leurs transports, qu'un silence glacé.
 Rome de votre sort est encore incertaine:
 Moi-même à tous moments je me souviens à peine
 Si je suis empereur, ou si je suis Romain.
 Je suis venu vers vous sans savoir mon dessein:
 Mon amour m'entraînait, et je venais peut-être
 Pour me chercher moi-même, et pour me reconnaître.
 Qu'ai-je trouvé? Je vois la mort peinte en vos yeux;
 Je vois pour la chercher que vous quittez ces lieux.
 C'en est trop. Ma douleur, à cette triste vue,
 A son dernier excès est enfin parvenue:
 Je ressens tous les maux que je puis ressentir.
 Mais je vois le chemin par où j'en puis sortir.
 Ne vous attendez point que, las de tant d'alarmes,
 Par un heureux hymen je tarisse vos larmes:
 En quelque extrémité que vous m'ayez réduit,
 Ma gloire inexorable à toute heure me suit;
 Sans cesse elle présente à mon ame étonnée
 L'empire incompatible avec votre hyménée,
 Me dit qu'après l'éclat et les pas que j'ai faits
 Je dois vous épouser encor moins que jamais.
 Oui, madame, et je dois moins encore vous dire
 Que je suis prêt pour vous d'abandonner l'empire.
 De vous suivre, et d'aller, trop content de mes fers,
 Soupirer avec vous au bout de l'univers:
 Vous-même rongiriez de ma lâche conduite:
 Vous verriez à regret marcher à votre suite
 Un indigne empereur sans empire, sans cour,
 Vil spectacle aux humains des faiblesses d'amour.
 Pour sortir des tourments dont mon ame est la proie,
 Il est, vous le savez, une plus noble voie;
 Je me suis vu, madame, enseigner ce chemin
 Et par plus d'un héros et par plus d'un Romain:
 Lorsque trop de malheurs ont lassé leur constance,
 Ils ont tous expliqué cette persévérance
 Dont le sort s'attachait à les persécuter
 Comme un ordre secret de n'y plus résister.
 Si vos pleurs plus long-temps viennent frapper ma vue,

Si toujours à mourir je vous vois résolue,
 S'il faut qu'à tous moments je tremble pour vos jours,
 Si vous ne me jurez d'en respecter le cours,
 Madame, à d'autres pleurs vous devez vous attendre;
 En l'état où je suis je puis tout entreprendre,
 Et je ne réponds pas que ma main à vos yeux
 N'ensanglante à la fin nos funestes adieux.

Bérénice. Hélas.

Titus. Non, il n'est rien dont je ne sois capable.
 Vous voilà de mes jours maintenant responsable:
 Songez-y bien, madame; et si je vous suis cher...

Scène VII.

TITUS, BÉRÉNICE, ANTIOCHUS.

Titus. Venez, prince, venez, je vous ai fait chercher.
 Soyez ici témoin de toute ma faiblesse:
 Voyez si c'est aimer avec peu de tendresse.
 Jugez-nous.

Antiochus. Je crois tout: je vous connais tous deux.
 Mais connaissez vous-même un prince malheureux.
 Vous m'avez honoré, seigneur, de votre estime:
 Et moi, je puis ici vous le jurer sans crime,
 A vos plus chers amis j'ai disputé ce rang;
 Je l'ai disputé même aux dépens de mon sang.
 Vous m'avez malgré moi confié, l'un et l'autre,
 La reine, son amour, et vous, seigneur, le vôtre.
 La reine qui m'entend peut me désavouer;
 Elle m'a vu toujours, ardent à vous louer,
 Répondre par mes soins à votre confiance.
 Vous croyez m'en devoir quelque reconnaissance:
 Mais le pourriez-vous croire, en ce moment fatal,
 Qu'un ami si fidèle était votre rival?

Titus. Mon rival!

Antiochus. Il est temps que je vous éclaircisse.
 Oui, seigneur, j'ai toujours adoré Bérénice.
 Pour ne la plus aimer j'ai cent fois combattu:
 Je n'ai pu l'oublier; au moins je me suis tu.
 De votre changement la flatteuse apparence
 M'avait rendu tantôt quelque faible espérance:
 Les larmes de la reine ont éteint cet espoir.
 Ses yeux, baignés de pleurs, demandaient à vous voir:
 Je suis venu, seigneur, vous appeler moi-même.
 Vous êtes revenu. Vous aimez, on vous aime;

Vous vous êtes rendu: je n'en ai point douté.
 Pour la dernière fois je me suis consulté;
 J'ai fait de mon courage une épreuve dernière;
 Je viens de rappeler ma raison tout entière:
 Jamais je ne me suis senti plus amoureux.
 Il faut d'autres efforts pour rompre tant de noeuds:
 Ce n'est qu'en expirant que je puis les détruire;
 J'y cours. Voilà de quoi j'ai voulu vous instruire.
 Oui, madame, vers vous j'ai rappelé ses pas;
 Mes soins ont réussi; je ne m'en repens pas:
 Puisse le ciel verser sur toutes vos années
 Mille prospérités l'une à l'autre enchaînées!
 Ou, s'il vous garde encore un reste de courroux,
 Je conjure les dieux d'épuiser tous les coups
 Qui pourraient menacer une si belle vie
 Sur ces jours malheureux que je vous sacrifie.

Bérénice, se levant. Arrêtez, arrêtez! Princes trop
 généreux,
 En quelle extrémité me jetez-vous tous deux!
 Soit que je vous regarde, ou que je l'envisage,
 Par-tout du désespoir je rencontre l'image;
 Je ne vois que des pleurs, et je n'entends parler
 Que de trouble, d'horreurs, de sang prêt à couler.
 (A Titus.) Mon cœur vous est connu, seigneur, et je puis dire
 Qu'on ne l'a jamais vu soupirer pour l'empire:
 La grandeur des Romains, le pourpre des Césars
 N'a point, vous le savez, attiré mes regards.
 J'aimais, seigneur, j'aimais, je voulais être aimée.
 Ce jour, je l'avoûrai, je me suis alarmée;
 J'ai cru que votre amour allait finir son cours:
 Je connais mon erreur, et vous m'aimez toujours!
 Votre cœur s'est troublé, j'ai vu couler vos larmes:
 Bérénice, seigneur, ne vaut point tant d'alarmes,
 Ni que par votre amour l'univers malheureux,
 Dans le temps que Titus attire tous ses vœux,
 Et que de vos vertus il goûte les prémices,
 Se voie en un moment enlever ses délices.
 Je crois, depuis cinq ans jusqu'à ce dernier jour,
 Vous avoir assuré d'un véritable amour:
 Ce n'est pas tout; je veux, en ce moment funeste,
 Par un dernier effort couronner tout le reste:
 Je vivrai, je suivrai vos ordres absolus.
 Adieu, seigneur. Réglez: je ne vous verrai plus.
 (A Antiochus.)
 Prince, après cet adieu, vous jugez bien vous-même

Que je ne consens pas de quitter ce que j'aime
 Pour aller loin de Rome écouter d'autres vœux.
 Vivez, et faites-vous un effort généreux.
 Sur Titus et sur moi réglez votre conduite:
 Je l'aime, je le fuis; Titus m'aime, il me quitte:
 Portez loin de mes yeux vos soupirs et vos fers.
 Adieu. Servons tous trois d'exemple à l'univers
 De l'amour la plus tendre et la plus malheureuse
 Dont il puisse garder l'histoire douloureuse.
 Tout est prêt. On m'attend. Ne suivez point mes pas.
 (A Titus.) Pour la dernière fois, adieu, seigneur.

Antiochus.

Hélas!

F I N.

NOTICE.

Titus reginam Beronice, cui etiam nuptias pollicitus fuerat... statim ab urbe dimisit invitum invitam.

C'est-à-dire que Titus, qui aimait passionnément Bérénice, et qui même, à ce qu'on croyait, lui avait promis de l'épouser, la renvoya de Rome; malgré lui, et malgré elle, dès les premiers jours de son empire.

Cette action est très fameuse dans l'histoire; et je l'ai trouvée très propre pour le théâtre, par la violence des passions qu'elle y pouvait exciter. En effet, nous n'avons rien de plus touchant dans tous les poètes, que la séparation d'Énée et de Didon, dans Virgile. Et qui doute que ce qui a pu fournir assez de matière pour tout un chant d'un poème héroïque, où l'action dure plusieurs jours, ne puisse suffire pour le sujet d'une tragédie, dont la durée ne doit être que de quelques heures? Il est vrai que je n'ai point poussé Bérénice jusqu'à se tuer comme Didon, parce que Bérénice n'ayant pas ici avec Titus les derniers engagements que Didon avait avec Énée, elle n'est pas obligée, comme elle, de renoncer à la vie. A cela près, le dernier adieu qu'elle dit à Titus, et l'effort qu'elle se fait pour s'en séparer, n'est pas le moins tragique de la pièce; et j'ose dire, qu'il renouvelle assez bien dans le cœur des spectateurs l'émotion, que le reste y avait pu exciter. Ce n'est point une nécessité, qu'il y ait du sang et des morts dans une tragédie; il suffit que l'action en soit grande, que les acteurs en soient héroïques, que les passions y soient excitées, et que tout s'y ressente de cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tragédie.

Je crus, que je pourrais rencontrer toutes ces parties dans mon sujet. Mais ce qui m'en plut davantage, c'est que je le trouvai extrêmement simple. Il y avait long-temps que je vou-